

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 80 (1953)  
**Heft:** 10

**Artikel:** De la "dzenellhire" à la "chambre à lessive"  
**Autor:** Bossard, Maurice  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-228676>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## De la „dzenellhire“ à la „chambre à lessive“

*C'est une vérité générale et bien connue qu'une population qui change de langue et en adopte une nouvelle procède par étapes et que les mots désignant les animaux et les choses de la ferme et du ménage sont parmi les derniers à changer. Or, il est douloureux de constater que, chez nous, les paysans et les ménagères ont, pour la plupart, tourné le dos à bien des mots du terroir pour en adopter d'autres venus du dehors ! Et pourtant, ces vieux mots aujourd'hui bafoués ont des étymologies glorieuses, plus anciennes souvent que celles de leurs remplaçants. Dans cet article, je veux examiner le cas des mots désignant les hôtes du poulailler et ceux servant à dénommer la lessive et le local où elle se fait.*

Pour désigner le coq et la poule, le latin disait *gallus* et *gallina* qui en est son diminutif féminin. L'italien et l'espagnol continuent à dire *gallo* et *gallina*. Le français littéraire, lui, a résolument abandonné les deux mots provenant de cette étymologie, bien que *géline* se soit maintenu jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. *Gallus* a été remplacé par *coq* qui est une onomatopée ; quant à *poule*, elle vient de *pulla*, féminin de *pullus*, « petit d'un animal ». Si l'on examine le patois vaudois, on voit que le coq s'y dit *lo pau*. Or, *pau* n'a d'autre étymologie que ce *pullus* qui a justement donné *poule* en français. L'ancien français a connu le mot *poul* pour désigner le coq et *pau* est le résultat normal de l'évolution phonétique de *pullus*.

Pullus } afr. : poul  
          } vaudois : pau

comme

Lupus } fr. : loup (afr. : lou)  
          } vaudois : lau.

Disons encore que, dans nos régions, le diminutif de *pau*, soit *pollet*, a désigné, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, le coq, comme l'attestent notamment un texte genevois et un autre de Viry, en Haute-Savoie. Nous occupant maintenant de la poule, nous constatons que, chose piquante, le patois n'a pas voulu de la

symétrie *pau* — *poule* ; c'est le descendant, si je puis dire, de *gallina* qui a survécu chez nous. *Dzeneuille* ou *dzenoille* vient bien en effet de *gallina*, et il y a eu dans ce mot interversion du *n* et du *l*. Notons que les dérivés de *dzeneuille* sont nombreux : *dzenellhire* « poulailler », *dzeneuillou* « poule asexuée », concept que le français ne peut pas rendre par un seul mot, enfin, le très pittoresque *tata-dzenoille* « homme indécis ».

En résumé, dans le cas du coq et de la poule, le patois reflète l'ancien état du français : *pau* (*poul*) et *dzenoille* (*géline*) ; pour les deux mots, il y a, si je puis dire, une génération de retard sur le français.

La même lutte entre mots d'étymologies diverses désignant le même objet se retrouve à propos de la lessive et du local où elle est faite. Là encore, il y a désaccord entre le français actuel et le vaudois, et même un véritable chassé-croisé entre les deux groupes de mots.

En patois, la lessive (action de faire laver le linge, jour où il se lave) se dit *buya* ou, sous une forme plus francisée, *buée* ; ainsi Pierrefleur, le savoureux chroniqueur d'Orbe au XVI<sup>e</sup> siècle, nous dit que certaine réformée faisait sa *buée* tous les jours de grandes fêtes

catholiques ; toujours chez nous, faire la lessive se dit *buya* ou *buer* et la femme qui fait la lessive est la *buyandaire*. Rares sont, je crois, ceux qui usent encore de ces mots : lessive a triomphé presque partout dans notre canton. *Buer* et *buée*, dont l'étymologie est le germanique *bukon* « faire la lessive », ont pourtant longtemps vécu en français et, dans leur ensemble, les patois gallo-romans les ont conservés ; l'italien, d'autre part, dit encore *il bucato* pour la lessive. Le français moderne dit, au reste, *buandière* pour « femme qui fait la lessive » et surtout *Buanderie* pour « local où se fait la lessive ». Chez nous, et spécialement dans les villes, ce local est nommé « chambre à lessive ». Comment expliquer cette hypercorrection ? Tous ces termes de *chambre à lessive*, *lessivier* ou encore *lessiverie*, qui sont propres à la Suisse romande et régions avoisinantes, ont dû naître au moment où le patois était déjà fortement en recul et ils doivent être d'origine citadine. En effet, quand on dit *chambre à lessive*, on pense à une chambre : or, à la campagne, la buanderie (patois : *buyande*) est, en général, un petit bâtiment indépendant de la ferme et attenant au poulailler ou à la porcherie ; ce n'est, me semble-t-il, qu'en ville qu'on a pu parler de *chambre à lessive*, là où elle se présentait comme une chambre située au sous-sol de l'immeuble. Mais pourquoi alors ce mot n'est-il pas usité à Paris ? La réponse est simple : dans les grandes villes comme Paris, la chambre à lessive n'existe pas ou presque pas. Dans les grands immeubles, comment serait-il possible d'établir une rotation satisfaisante entre locataires : il y a trop de monde ; de fait, la Parisienne lave dans sa cuisine le petit linge et donne le gros à la blanchisseuse. Cela explique pourquoi la femme qui fait des lessives pour autrui s'appelle chez

nous lessiveuse, mot que l'on cherchera vainement en ce sens dans l'Académie et les petits *Larousse*. Il ne faut pas confondre lessiveuse avec la *buyandaire*, qui fait sa propre lessive.

Ainsi, en résumé, *lessive*, après avoir triomphé des mots patois venant de l'étymologie *bukon*, a réussi à créer chez nous, et spécialement dans nos cités, des formations et des dérivés dus à la conformation du local où on lave le linge et à la manière dont nos ménagères s'organisent pour faire la lessive.

Puisque nous sommes en train de faire la lessive, ou mieux la buée, il convient d'évoquer, pour terminer, un mot de chez nous qui, lui, est encore bien vivant à la ville comme à la campagne : *le lissu*. Ce mot a pour étymologie le latin *lixivum* dont une forme (féminine celle-là) *lixiva* a donné *lessive*, et, alors que le français englobe sous ce même vocable l'action de laver le linge et l'eau détersive servant à cet usage, le vaudois distingue et dit d'une part *buya* ou *buée*, et, d'autre part, *lissu*. Malgré les progrès de la technique et les machines à laver modernes, puisse le premier renaître et le second se maintenir bien vivant.

Maurice Bossard.

